

Un sac de lettres

Pour deviner l'avenir, j'ai mis des lettres
Dans le sac d'or où je rangeais encore mes billes
Je les ai fait rougir sur un sol magnétique
Pour mieux les assembler dans l'ordre hypothétique
Qui leur donnerait sens. Mais en voulant les lire
J'ai vu que, très pudiques, elles se dissimulaient
Derrière les vers trop immatures d'un vieux discours
Embrouillé et geignard qui me prenait à court.
Oh, pensées ennuyeuses, jetées à contresens
Vous me voilez l'essence de la vie, de l'amour
Qui seule vaudrait la peine de redonner aisance
À des vers sibyllins. Soudain devant mes yeux
Tombant depuis les cieux, un ange cuisses ouvertes
Et un sourire éteint, dans l'herbe encore verte
S'est couché en pleurant. Mon âme belle mais sombre
L'accueillit, cependant que dans la chair du verbe
Enfouis dans l'outrance, de nouvelles questions
Posées en abondance dans le nid de l'action
Venaient me tendre un mot pour obromber ma route.
Mon âme dans le doute vers l'abîme fit un saut
Oubliant les silences qui encomrent l'absence
De vue des découvertes extirpées coûte que coûte

De la croûte des phrases lentement décantées.
Le bel ange assagi, assis à mes côtés
Décryptait le message pour le détricoter
Du jeu des sons, du sens des noms
Des rythmes asymétriques débridés
Aux bribes arithmétiques qui voudraient dérider
Le visage crispé par l'incompréhension
De cet ange damné qui en perd la raison

Esprit

En attendant la fin du monde
Je pense à toi depuis mon toit
Dans ma sous-pente où je conçois
Sur du papier le tour du monde
J'ai vu son toit, ce toit du monde
Où j'ai vécu treize ans à l'ombre
De ses pics, ses forêts sombres
Sous le soleil d'un bleu de ciel
Qui chaque jour, là, étincelle
Sur des pagodes aux toits en or
Où courent les singes, ces météores
Et où la vie multicolore
Au son des cloches dans un décor
De robes de moines et de saris
Affiche, impudique, son bonheur
Face aux grands buffles, aux vieux boucs gris
Que la mort appelle à grands cris
Les chariots, les processions
Les chants dévots s'élèvent en chœur
En une poignante incantation
Au dieu sanglant couvert de fleurs

Le lac du bonheur

Sur un grand lac tout blanc une barque gelée
Est amarrée à l'arbre où se perche un corbeau
Qui parle le langage du maître de ces eaux
Il a vu bien des anges se poser sur ses branches
Et beaucoup d'amoureux au printemps sous leur ombre
Dont les promesses heureuses sont gravées dans son tronc
Là-haut des cordes tristes balancent dans le vent
C'est l'arbre des pendus portant chance aux amants
Qui peut tirer la corde gagne un tour dans la barque
Aux paradis des pauvres quand le lac est glacé
On dit que bien des corps noyés désespérés
Nagent encore dans ses eaux et sortent à la nuit
Ils vont dans les chaumières pour tirer les bretelles
Des amoureux menteurs, des couples infidèles
Telle beauté farouche morte depuis cent ans
A de nombreux amants qu'elle voit au nouvel An
On les retrouve mourants la corde entre les dents
Cette sorcière immonde dont la beauté inonde
Le lac pour le printemps lorsque la sève monte
Sait parler au corbeau comprendre son ramage
Cet oiseau est oracle il prédit l'avenir
Mais il se trompe souvent il perd le souvenir

D'une époque où les barques sous les feuilles des saules
Berçaient avec douceur épaule contre épaule
Dans le clair de la lune glissant sur l'aube brune
Des squelettes enlacés comblés de volupté

Transcendance

Lorsque avec son crayon tenu ferme en sa main
Le poète s'écrit sans penser à demain
Au pied d'une montagne en une claire page
Il voudrait que ses vers, ses paroles, ses messages
Illuminent le monde sur un vieux parchemin
Vers les rives sereines qui ouvrent un chemin

Il vous parle d'amour mais il a vu la mort
Quand il a cru l'espoir mais que la foi s'endort
Que la vérité nue a dévoilé son corps
Rêvant encore au sort des amants de légendes
Pour qui les mots d'amour signent la fin du jour
Comme coques brisées en libérant l'amande

Il a vu le bonheur se dissipant en brume
Reconnu le malheur en bruine d'amertume
Et saisi dans l'instant qu'il retient à deux mains
Les plaisirs trop fugaces, les nuages d'angoisse
Mais les desseins mutins des mots forts laissant trace
Transcendent les chagrins et se rient des menaces

Déesse des seins

Comme une femme humide par un vent de tropique
Dont le corps assoiffé se tend, torride, vers la pluie
Imbibant, lavant, désaltérant et purifiant
Le long parcours des jours qui défilent sans joie
Dans les moments perdus à pondre des enfants
Et les bonheurs gagnés à bien les fabriquer
Quand on parle d'amour, elle ricane et sourit
Dans la tiédeur d'une case sur une feuille blanche
Une case cochée, encore un point gagné
Au pays du soleil sur un bout de papier
Où mon poème se terre en sa terre natale
Chaude femme mouillée par trop de volupté
Oubliant la douleur qu'elle prépare en secret
Roulée dans l'avenir du bonheur des enfants
Elle chante au crépuscule, sa langueur dans le vent
Et elle sait caresser une tête frisée
Un genou écorché, nourrir un ventre vide
Désaltérer de lait une gorge assoiffée
Endormir d'un sourire un enfant qui soupire
Son seul bien ici-bas, elle distille la joie
Un alcool très puissant qui protège du froid
Ce trésor est sans fond, son amour est sans fin

La femme ou la gazelle, la chienne, le zébu
La zébrille, la lionne et même la démonsse
Sont océans de tendresse pour leurs petits
Chaîne ininterrompue en ses deuils inconnus
Amour le vrai divin, sujet serein d'un éternel féminin